Document generated on 04/17/2024 9:41 a.m.

Québec français

Les bilinguistes — Grands sorciers des langues phagocytaires
Plaidoyer pour un Québec français

Jean-Luc Gouin

Number 144, Winter 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/47539ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gouin, J.-L. (2007). Les bilinguistes — Grands sorciers des langues phagocytaires : plaidoyer pour un Québec français. *Québec français*, (144), 28–30.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les bilinguistes : grands sorciers des langues phagocytaires

Plaidoyer pour un Québec français

par Jean-Luc Gouin*

M'enfin... les politiques, il faut les laisser faire.
Mais s'ils se trompent, là, il faut faire la Révolution !
Raymond Devos, Entrevue, *France Culture*, 1988

À notre époque, mondialisation oblige, il est de bon ton de valoriser le bilinguisme sinon le multilinguisme, voire le multiculturalisme. Noble position de principe. Toutefois, il faut se rendre à l'évidence que les grands-prêtres de la vertu ne sont pas toujours ceux-là mêmes qui la pratiquent avec le plus d'empressement.

D'abord, nous devons :

1. Distinguer le bilinguisme social du bilinguisme individuel ;
2. Préciser le contexte géo-politique spécifique ;
3. Examiner le statut et la force réelle des langues concernées ;
4. Prendre acte de l'échelle temporelle de l'individu comme écran opaque à celle des générations

La polyglottie individuelle (point 1), *stricto sensu*, ne recèle que des aspects positifs. Dans la mesure, bien sûr, où il s'agit de maîtrise réelle de langues et non de la connaissance de plusieurs « demi-langues ». Trois ou quatre langues approximatives ne valent certainement pas, en effet, une seule solidement possédée, instrument véritable de la pensée du locuteur. Or les choses sont beaucoup moins simples au plan sociétal.

De façon générale, le bilinguisme social tend, pour ainsi dire par force d'inertie (à la vérité, euphémisme pour désigner une forme de glottophagie rampante, insidieuse), vers un unilinguisme généralisé. En regard à un certain nombre de paramètres, le processus peut s'avérer plus ou moins long ou lent, et affecter plus ou moins rapidement le bilinguisme individuel. Mais à terme, la logique apparaît implacable, inexorable et irréversible.

Des idées....

Le contexte allemand / français de la Suisse, par exemple, est profondément différent de celui de l'anglais / français au Québec. Sous l'angle du point 2, la Suisse se situe dans un milieu fortement plurilingue, à l'échelle du continent comme à sa propre échelle nationale. De la sorte, des rapports de forces s'établissent et il en résulte un équilibre relatif, quelque précaire ou provisoire qu'il fût. L'allemand et le français étant actuellement deux langues fortes en Europe, leur coexistence peut sans doute perdurer de manière harmonieuse pour une période relativement prolongée. Aucune d'elles n'est investie d'une prévalence qui lui permettrait, à moyen terme, de déloger l'« autre ». Au surplus, le multilinguisme européen tapisse un climat qui rend difficile même l'hégémonie des plus fortes langues (y compris le français et l'allemand, eu égard notamment à la démographie, à la culture et à l'économie). Nous touchons alors le point 3 : le multiple lubrifie, sinon lénifie, la confrontation potentielle du « bi » exacerbant propre au bilinguisme. Dans ce contexte, les Suisses romands et alémaniques réussissent assez bien à vivre ensemble, vraisemblablement, sans qu'on puisse identifier nettement – individuellement ou collectivement – des « pertes » chez l'un ou l'autre groupe social-linguistique.

Si toutefois nous modifiions des paramètres de cette topique, on assisterait à des résultats tout autres. Les exemples ne manquent pas... Il y a 15 000 ans, pour une population plus de cinq cents fois inférieure à la nôtre, on estime que se parlaient environ 10 000 langues. Aujourd'hui il en reste à peine la moitié (dont un très grand nombre transmises par une poignée d'individus, voire un seul ! comme c'est le cas, aux dernières nouvelles, pour le tchagataï). On est donc passé du rapport-étalon d'une langue pour mille habitants (1/1 000) à une langue pour l'équivalent d'un million de locuteurs (1/1 000 000). Sur une échelle moins abstraite quoique toujours théorique, cette évolution signifie que là où 1 000 personnes maîtrisaient une langue, plus qu'une seule de celles-ci désormais ne la possède. Ou encore, dit autrement, à population égale on est passé de dix mille à dix langues. Et ce n'est pas fini : les spécialistes prévoient carrément l'hécatombe au cours du présent siècle !

Bref, il n'y a certes pas place pour l'angélisme de la belle eurythmie des langues et des cultures. J'inclinerais plutôt à penser que nous assistons à une véritable guerre des langues – larvée, veloutée, souriante même. Mais *guerre* tout de même. Une lutte fratricide dans la famille des mots et qui signifie forcément perte de cultures, d'esprit(s) et de sens. Et ce n'est pas parce que certaines collectivités se sentent passablement peinardes actuellement que le problème n'existe pas et qu'il n'est pas criant. Par excès de mutisme. De là à soulever l'hypothèse du « complot » allophage depuis l'anglo-américain, il n'y a plus qu'un pas... Mais ne nous égarons pas. Enfin, pas maintenant.

bousculées par des faits...

Transportons-nous au Québec et au Canada. Bien que le français soit l'une des deux langues officielles du Canada, le taux d'assimilation franco => anglo est simplement vertigineux en Canada hors-Québec. En une seule génération, beaucoup de francophones canadiens abandonnent leur langue et ne la parlent même plus à la maison. Mais encore. Au Québec – où la langue officielle est le français, langue maternelle d'environ 86 % de la population (en comptant les 82 % de Québécois dits de souche) –, il y a des francophones qui n'utilisent plus du tout leur langue : ils s'en « dépossèdent » progressivement, ainsi forcément que leur descendance. Dans l'île de Montréal, c'est un phénomène constaté et solidement documenté (notamment par le mathématicien Charles Castonguay et les démographes Michel Paillé et Marc Termote, respectivement). Question irrévérencieuse : peut-on imaginer un instant qu'un Berlinois perdît son allemand, un Madrilène, son espagnol, un Moscovite, son russe, un Parisien, son français, ou un *New Yorker*, son anglais ?

Or pendant ce temps, comme d'ailleurs chez un nombre grandissant d'individus, le Canada nous vante la beauté, la conciliation et l'ouverture du bilinguisme – toutes qualités inhérentes à... la bonne entente entre les groupes, les communautés et les peuples. Ainsi, lorsque le Québec désire un Montréal français, on vocifère à la fermeture, à l'illégalité, à la xénophobie, voire au racisme... des francophones. Personne, dans ce pays « officiellement bilingue », ne propose pourtant le bilinguisme réel hors du Québec. Dans la région de Vancouver ou de Toronto (celle-ci avec son demi-million de francophones qui s'étend par-delà tout le territoire ontarien), par exemple, le français est une vue de l'esprit et, au demeurant, nettement moins visible et solidement implanté que... le chinois ou l'italien ! La vertu c'est comme une décharge publique : on la réclame, mais jamais dans sa cour.

produisent (quelquefois) de nouvelles idées

Tout ceci pour dire enfin que l'harmonie des peuples par le bilinguisme constitue le plus souvent une arme extrêmement fallacieuse et admirablement maîtrisée par l'élite locutrice de la langue... dominante. Pourquoi ? Parce que, à terme, on sait fort bien qu'elle « phagocytera » l'autre langue. On préconise le bilinguisme à Montréal tout en s'abstenant – absolument et rigoureusement – d'en faire autant où que ce soit ailleurs hors-Québec. Et quand Montréal « tombera » (c'est la guerre !), poumon du Québec, celui-ci tombera tout entier comme fruit mûr ou chancré. Ainsi la politique « généreuse, ouverte et mondialisante » du bilinguisme sera parvenue à ses fins : une Amérique anglophone mur à mur enfin débarrassée de l'« Autre », ces ridicules Gaulois du Nord. Entre-temps, une masse critique d'anglophones influents et argentés, langue étatsunienne aidant, colporte sans « désarmer » médisances et insanités sur le compte de leurs concitoyens. Démocratie douteuse, exclusion, stigmatisation, racisme, etc., rien n'est outrancier pour les Barbara Kay, les William « Bill » Johnson, les Diane Francis, les Don MacPherson, les Brigitte Pellerin et les Jan Wong de tous les *Montreal Gazette, Financial Post, Ottawa Citizen, Globe and Mail, Toronto Star, National Post* et autres *Calgary Sun* – voire (de *La Presse* au *Droit*, par les *Nouvelliste* et moult *Soleil*), les Alain Dubuc, les Lysiane Gagnon, les André Pratte et les Pierre Jury. Et ce, en vue d'affaiblir, on s'en doute un peu, une volonté collective française très sensible à l'opinion de l'assemblée des nations. Bref, ils sont fous à enfermer ces Québécois de vouloir un pays à eux (et français comme par surcroît) !

Et ce jeu fonctionne si bien, si rondement, que même en Europe française (France, Suisse, Belgique, Luxembourg), plus d'un estiment en effet qu'ils ont peut-être une araignée dans le plafond, ces Français du Canada. Faute d[e r]envoyer l'armée à la façon d'Octobre 1970, la Canadamérica opte pour la mort lente : outre le bilinguisme donc, le dénigrement tous azimuts sur la scène internationale. D'ailleurs, à qui appartient la presse internationale vraiment influente... ? Déjà que la presse intérieure, simoniaque francophone incluse (hormis *Le Devoir* [encore que...] et quelques îlots de résistance carburant à l'Idéal), le conglomérat *Gesca* au premier chef (www.powercorporation.com/index.php?lang=fra&comp=gesca&page=profile), a fait elle-même depuis longtemps son lit. Douillet et rondouillet. Pour freluquets. Or en pareille arène, on le comprendra, les bons mots sur le Québec d'Ignacio Ramonet ou Bernard Cassen, du *Monde diplomatique*, par exemple, ou les actes publics d'amitié du professeur Ingo Kolboom (fondateur/directeur du Centre de recherche Québec/Saxe – CIFRAQS, à l'Université de Dresde), au pays des Goethe et des Schiller, ne pèsent pas, ne pèsent plus très lourd dans la balance des poids lourds. Si moyens par ailleurs.

De la Résistance
Ou de la négation de la négation

Si, comme dans le cas de la Suisse, le bi / multi-linguisme semble être parfois un choix acceptable, voire judicieux, ce sont encore là des illustrations d'espèce ; en cela exceptionnelles et donc impropres à établir la règle ou le modèle. Changeons le contexte (point 2), et situons le rapport allemand / français dans un *topoï* où s'évanouit le plurilinguisme équilibrant de l'Europe (disons celui de l'Ouest, nous passons ainsi d'une douzaine de langues à deux) : la coexistence pacifique se montrera déjà infiniment plus précaire. Donnons ensuite à l'une de celles-ci un pouvoir prédominant en vertu du point 3 (l'égalité des langues est un idéal-type ou un vœu pieux, certes pas une réalité). On verra progressivement, insensiblement, que l'un des deux idiomes deviendra moins utile. Les communautés bilingues resteront bilingues, d'abord ; bilinguisme qui s'estompera de plus en plus chez le groupe de la langue dominante, d'une part, et s'accélérera chez le groupe dominé, d'autre part. Le verbe minorisé enfin se verra de plus en plus réduit à un usage intime (local, familial) puis, graduellement, il s'éteindra définitivement. Les générations suivantes considéreront qu'une seconde langue

(c'est-à-dire la langue maternelle de leur propre groupe, de leurs propres géniteurs) constitue un fardeau supplémentaire tout à fait inutile – sauf pour le plaisir strictement personnel, comme on aimera apprendre le cha-cha ou collectionner les épingles à chapeau. *Ma propre identité sera devenue un handicap avant de n'être plus bientôt qu'un souvenir.* Étalé sur une vie individuelle, ce glissement n'est pas toujours identifié clairement. On se dit qu'on est bilingue, que « c'est bien » car ça nous permet de... communiquer avec l'autre. Et puis voilà ! Notre bilinguisme est devenu le correspondant symétrique de l'unilinguisation (voire... la débilinguisation) de cet « autre ». *On est toujours, ou presque, le bilingue d'un unilingue.* Et quand on le constate fermement (« La lumière ne se fait que sur les tombes », déclamait en sol majeur Léo Ferré dans sa Préface), il est trop tard : nos enfants sont déjà enterrés dans le cimetière de notre insouciance. Nous voilà atterris au point 4. Atterrés aussi. Le bilinguisme c'est comme le nudisme. C'est très bien quand *tous* s'y mettent. Faute de quoi l'*unilinguisme social* demeure la seule avenue lucide et l'unique voie d'avenir pour les nations distinctes et les peuples à part entière au sein de larges ensembles plus ou moins linguistiquement homogènes dans leur hétérogénéité propre.

***

Ce qui par-dessus tout se révèle dramatique dans la question francophone mondiale, c'est que la plupart des Européo-français ne contemplent l'échiquier linguistique que par le collimateur de leur propre situation locale, sinon communale. La France bien française ?), de l'Élysée au Quai d'Orsay, par Matignon, fait dans la myopie. Elle s'anglicise comme une enfant s'empiffre de chocolat, c'est-à-dire de son propre chef sans se douter un instant de la phénoménale gastro-entérite qui l'attend. La *Switzerland* et la *Belgium*... (nonobstant le litige Wallons-Flamands depuis 1831 !) vivent un équilibre plurilingue et ne voient pas très bien non plus où est l'erreur. Or le vrai laboratoire est en Terre-Québec et en Afrique. Et pour moult raisons, qu'on ne peut développer ici bien qu'elles soient assez évidentes, ce problème n'est pas vécu comme cardinal sur le Continent chaud (à vrai dire, il y serait bien plutôt reçu comme « gardénal »). Aussi actuellement la conscience de la francophonie réside-t-elle au Québec. Ici se loge l'enjeu véritable de la lutte pour la Francité. Mais nous représentons 5 % de la francophonie planétaire. C'est dire, les ami / es, qu'on ne tiendra pas longtemps tout seuls.

Or si les éclaireurs tombent – et ils sont à la limite de l'épuisement, il faut bien nous le dire dans le blanc rougi des yeux – Versailles ne s'en relèvera pas.

---

* *Auteur de Hegel ou de la Raison intégrale, Bellarmin, 1999 ; on consultera aussi « Le franc pays – Québécois ou Québec coi ? » (www.vigile.net/idees/polgouinpays.html), « Le délanguissement » (www.vigile.net/pol/101jlg/delanguissement.html) et « Sparadrap sur jambe de bois » (www.vigile.net/pol/101jlg/delanguissement2.html), les deux derniers publiés dans Le Devoir des 11 juillet et 7 août 1998 respectivement.*

Siffler en travaillant

par Gilles Perron

Les grands hommes disent toujours vrai, même quand ils se trompent : c'est cela même qui fait leur grandeur. Il faut louer sans réserves le courage de ces Croisés qui, au mépris de leur réputation, quitte à se faire rabrouer par les méchants syndicats ou autres bébittes de gauche, osent dire tout haut ce que leurs amis pensent... tout haut. Je confesse une admiration sans bornes pour saint Lucien, notre sauveur en sabbatique, qui revient annuellement dispenser son cours de morale pour le plus grand plaisir des médias. Après avoir exprimé l'an dernier sa lucidité, entouré d'apôtres du bon sens, le voilà qui vient encore une fois nous assener une autre de ses vérités, comme lui seul sait si bien le faire : les Québécois ne travaillent pas assez.

Alors, comme le chantait Jean-Pierre Ferland, « si on s'y mettait » ? Ou comme disait Félix Leclerc : « Assez de chialages ° On va se grouiller le poil des jambes ° Arrêter de se fier à tout le monde ° On va se cracher dans les mains » (« Un an déjà »). Voilà, c'est fait, mes mains sont bien humectées, la salive a bien pénétré, je suis prêt (tiens ! ce slogan me rappelle quelque chose) à me retrousser les manches, n'ayant pas le temps pour me mettre, comme Aznavour, en quête d'un petit bois de trousse-chemise, croyant plutôt, comme Vigneault, qu'il serait temps « que la province trousse son jupon » (« Monologue du OUI »). Il faut chanter, comme les esclaves au coton, comme les rameurs de la chiourme, siffler en travaillant, trop heureux de contribuer, par notre labeur, au redressement du Québec dangereusement penché au bord du gouffre. Les plus vieux se souviendront des créditistes qui, faisant le même constat, affirmaient qu'il fallait faire un pas en avant... Mais – serais-je un homme de peu de foi – j'hésite encore à avancer. J'avoue mon penchant pour Félix qui, conscient que « la meilleure façon de tuer un homme ° c'est de le payer à ne rien faire », savait aussi l'importance du repos : « Ceux qui disent que les dimanches ° Sont jours d'ennui, d'espoir qui flanche ° N'ont donc jamais mal dans le dos ° Pour n'avoir pas besoin d'repos » (« Les dimanches »).